

Recherches sociographiques



L'intégration urbaine des migrants de l'Est du Québec : " Les Gaspésiens de la ville "

Camille Messier et Michelle R. Marois

Volume 13, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055561ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055561ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Messier, C. & Marois, M. R. (1972). L'intégration urbaine des migrants de l'Est du Québec : " Les Gaspésiens de la ville ". *Recherches sociographiques*, 13(1), 107–124. <https://doi.org/10.7202/055561ar>

Résumé de l'article

Cette constatation de l'étude *Opération : rénovation sociale* (Conseil des Œuvres — maintenant Conseil de Développement Social — 1966) a sensibilisé un bon nombre de personnes et d'organismes sociaux, à se poser davantage de questions au sujet de la situation socio-économique faite aux ruraux dans la région métropolitaine de Montréal. D'où l'intérêt du Conseil de développement social du Montréal métropolitain à étudier de façon plus approfondie le phénomène migratoire, ceux qui le vivent — les migrants —, la façon dont ils le vivent et le résultat de cette expérience. Par ailleurs, l'Office de développement de l'Est du Québec est actuellement engagé dans une expérience-pilote de migration organisée, qui a pour objet la fermeture à l'habitation de certains territoires marginaux et la relocalisation des populations concernées. Cette expérience marque, en milieu québécois, la première tentative d'organisation formelle de la migration d'un groupe de familles, exigeant au départ une politique rationnelle et le concours de plusieurs ministères provinciaux. D'où l'intérêt de P.O.D.E.Q. — et particulièrement des représentants du Ministère des affaires sociales à cet organisme — à tout phénomène migratoire, spontané ou organisé, et à ses résultats en ce qui concerne les ressortissants de la région de l'Est du Québec. La collaboration de ces deux organismes a permis la réalisation de ce projet de recherche.

L'INTÉGRATION URBAINE DES MIGRANTS DE L'EST DU QUÉBEC :

« Les Gaspésiens de la ville » *

« Chaque année, un nombre important de travailleurs, de familles viennent s'installer à Montréal en provenance de régions rurales du Québec. De ce nombre, il s'en trouve qui veulent fuir une situation de pauvreté ou de chômage chronique. Ils arrivent à Montréal sans argent et doivent faire face à de nombreuses difficultés. Ils s'installent dans les zones défavorisées en raison du coût relativement peu élevé du logement et de la concentration des services qui peuvent leur offrir du secours. Et très souvent, ces familles ou ces individus vivent des expériences de pauvreté qui auraient pu être prévues et évitées si leur migration avait été adéquatement préparée [...] »

Cette constatation de l'étude *Opération : rénovation sociale* (Conseil des Oeuvres — maintenant Conseil de Développement Social — 1966) a sensibilisé un bon nombre de personnes et d'organismes sociaux, à se poser davantage de questions au sujet de la situation socio-économique faite aux ruraux dans la région métropolitaine de Montréal. D'où l'intérêt du Conseil de développement social du Montréal métropolitain à étudier de façon plus approfondie le phénomène migratoire, ceux qui le vivent — les migrants — , la façon dont ils le vivent et le résultat de cette expérience.

Par ailleurs, l'Office de développement de l'Est du Québec est actuellement engagé dans une expérience-pilote de migration organisée, qui a pour objet la fermeture à l'habitation de certains territoires marginaux et la relocalisation des populations concernées. Cette expérience marque, en milieu québécois, la première tentative d'organisation formelle de la migration d'un groupe de familles, exigeant au départ une politique rationnelle et le concours de plusieurs ministères provinciaux. D'où l'intérêt de l'O.D.E.Q. — et particulièrement des représentants du Ministère des affaires sociales à cet organisme — à tout phénomène migratoire, spontané ou organisé, et à ses

* Ce texte présente une recherche effectuée dans le cadre du Conseil de développement social du Montréal métropolitain et en rapporte les principaux résultats. Voir : Camille MESSIER et Michelle R. MAROIS, *L'intégration urbaine des migrants de l'Est du Québec*, Montréal, Conseil de développement social du Montréal métropolitain, avril 1971, 2 t., 332 et 438 p.

résultats en ce qui concerne les ressortissants de la région de l'Est du Québec.

La collaboration de ces deux organismes a permis la réalisation de ce projet de recherche.

I. LA RECHERCHE

Les objectifs. Dans ce travail de recherche, nous avons voulu nous situer à la fois dans la perspective des préoccupations sociales du développement de la région métropolitaine de Montréal, et collaborer, si possible, à l'expérience de migration organisée actuellement en cours. Car en nous faisant les intermédiaires des familles qui ont vécu une migration, avec ce que cela comporte en difficultés diverses, nous espérons pouvoir contribuer à l'amélioration des services à offrir à la population des migrants. Ainsi ce projet s'inscrit dans la tradition des recherches-actions du Conseil de développement social en s'engageant dans une praxis des services et des interventions à réaliser. Son objectif général est double :

— le premier consiste en un inventaire de la situation des familles migrantes dans le déroulement du processus migratoire jusqu'à l'adaptation dans la ville d'accueil ;

— le second vise à sensibiliser les organismes sociaux aux besoins des migrants.

Cadre de référence. Parmi les auteurs qui ont étudié le problème des migrations internes, nous avons surtout retenu ceux dont la démarche théorique s'appuyait sur des données recueillies après des recherches sur le terrain. Ce sont principalement : Gino GERMANI et ses études sur les migrations en Amérique latine, Pierre BOURDIEU et ses études sur les déracinés de l'Algérie, Alain TOURAINE qui a étudié à Paris des travailleurs d'origine agricole, et plus près de nous, Jane A. ABRAMSON qui, dans le cadre des recherches pour ARDA, a étudié à Saskatoon l'adaptation urbaine des ruraux originaires de la province de Saskatchewan ; les recherches de CHOMBART DE LAUWE autant dans le domaine des aspirations que dans celui du logement ont également été utilisées.

Le cadre de référence situe les courants de mobilité géographique dans le phénomène plus vaste de l'urbanisation. L'industrialisation, la réorganisation du travail agricole et forestier et la réduction de la distanciation culturelle entre les milieux ruraux et urbains entraînent des changements profonds dans la société.

La migration, conséquence de ces phénomènes, est un processus dont le déroulement s'effectue en trois moments : *la décision de migrer, le changement de résidence et l'insertion dans la vie urbaine.* Selon les motivations qui sous-tendent la décision de migrer, on distinguera des types de migrations et de migrants qui détermineront à leur tour l'organisation de la migration, les difficultés auxquelles le migrant devra faire face dans sa nouvelle vie à la ville et les ressources utilisées pour les résoudre.

À son arrivée à la ville, le migrant doit d'abord s'intégrer au niveau des conduites extérieures. Il se sentira adapté quand il aura résolu les

tensions psychologiques entre sa personnalité toute entière et ses nouveaux comportements. Cela suppose des changements importants dans son système de relations sociales, ses notions de temps et d'espace, et sa hiérarchie des valeurs.

Cadre d'analyse. La recherche se veut d'abord descriptive d'une situation spécifique, celle de la migration d'un groupe social défini : les migrants originaires de l'Est du Québec ; et l'unité sociale de cette étude est le couple — avec ou sans enfant — correspondant aux critères d'éligibilité décrits plus bas. Elle se veut également explicative de cette réalité sociale. L'analyse porte à la fois sur les comportements et les attitudes, tandis que les normes et valeurs sont abordées par le biais des aspirations. Dans le cadre de cette analyse, la démarche des chercheurs est de déceler les facteurs positifs et négatifs de l'intégration urbaine.

Sept hypothèses avaient été émises au début de cette recherche :

1. La durée de séjour dans la ville d'accueil est un des principaux facteurs agissant sur l'adaptation. C'est avec le temps que le migrant réussit à s'intégrer pleinement à son nouveau milieu, et ce moment se situe habituellement au-delà de deux ans.

2. Les motifs de la migration et la façon dont elle a été prévue et vécue influencent l'adaptation au milieu d'accueil.

3. Un facteur important qui jouera en faveur d'une adaptation positive des migrants sera la possibilité du regroupement de la parenté et des amis de la localité d'origine.

4. Une minorité de la population migrante, constituée des mieux nantis au point de vue de l'éducation, de l'emploi et des ressources financières, se retrouvera à la ville dans une situation favorisée.

5. Une partie des migrants s'installeront dans les zones dites défavorisées de la métropole. Ils pourront cependant y être intégrés et adaptés, le degré d'adaptation n'étant pas synonyme de réussite financière.

6. Les migrants installés dans les banlieues de la région métropolitaine où les relations de voisinage sont plus personnalisées, où la densité de population est moindre et les espaces verts plus nombreux, verront, par ce fait même, leur adaptation facilitée.

7. Les migrants favorisés au départ, au point de vue de l'éducation, de l'emploi et du revenu s'adapteront plus facilement dans une ville de leur région, et ils seront moins bien adaptés, bien qu'intégrés, à Montréal, où ils seront frustrés au point de vue participation sociale, statut et prestige.

Seule cette dernière hypothèse a été infirmée par les résultats de la recherche.

Les migrants étudiés. Cette recherche a étudié un groupe particulier de migrants : « les migrants de l'Est du Québec », maintenant établis

— soit dans la région métropolitaine de Montréal ;

— ou soit dans les trois plus importantes villes de l'Est du Québec par leur densité de population, soit Rimouski la capitale régionale, Rivière-du-Loup et Matane.

L'étude de la situation des migrants de l'Est du Québec posait au départ le problème de la recherche de cette population. En effet, comment trouver à Montréal ainsi qu'à Rimouski, Rivière-du-Loup et Matane, un nombre assez grand de familles pour rencontrer les objectifs de la recherche avec un degré suffisant de validité, et sur quels critères baser la sélection de ces familles ? Les critères d'éligibilité retenus ont fait éliminer les célibataires et les couples ayant migré avant leur mariage ; de sorte que les couples étudiés ont migré après leur mariage, vivent dans la ville d'accueil depuis huit ans ou moins et parlent français. Pour les retracer, nous avons demandé la collaboration des curés et celle des directeurs d'agences sociales qui nous ont fourni une liste de leurs anciens ou nouveaux paroissiens ou clients. Les noms ainsi obtenus ont constitué le noyau de la population qui, avec le réseau social de ces personnes, a servi à établir la liste première des migrants à contacter. Après une brève entrevue de dépistage — au téléphone ou à domicile — ont été gardés comme base de l'échantillon, les noms des couples répondant aux critères d'éligibilité décrits plus haut.

Dans la région de Montréal, cent soixante-dix-huit couples ont répondu au questionnaire, et cent deux couples ont été interviewés dans les trois villes de l'Est du Québec. Les entrevues ont été effectuées au cours des mois d'avril et mai 1970.

Nous croyons pouvoir prétendre à une certaine généralisation des résultats et conclusions de la recherche aux migrants originaires de la région de l'Est du Québec — et même peut-être à des groupes originaires d'autres régions périphériques du Québec. Toutefois, il nous est impossible de mesurer scientifiquement cette généralisation, étant donné les difficultés de rejoindre toute la population concernée et d'en établir un échantillon rigoureusement représentatif.

Nous parlons de « migrants », mais de fait il s'agit plutôt de « migrés » puisque les personnes interrogées ont réalisé leur migration il y a déjà quelque temps et, pour un groupe important d'entre eux, il y a quelques années. Notre intention était d'ajouter aux dimensions sociale et urbaine de cette recherche une dimension temporelle, qui devait permettre un inventaire des problèmes relatifs à la migration en les plaçant dans leur déroulement historique, selon trois moments : la situation pré-migratoire, le mouvement migratoire et la situation après la migration. Étudier le processus de migration, le replacer dans son cheminement dans le temps, c'était par conséquent étudier des « migrants ».

Un épineux débat : le « vidage de la Gaspésie ». Considérant quelques statistiques sur l'émigration de la région de l'Est du Québec,¹ nous avons vu qu'il s'agit d'un mouvement ininterrompu et cela depuis fort longtemps. Ce mouvement a quelque peu diminué au cours des années 1931-1941, mais il a repris après la guerre (1939-1945) et il s'est accéléré de 1961 à 1966. Durant ces dernières années (1961-1966), les migrations négatives (12.1%) étaient plus élevées que l'accroissement naturel (8.4%) et les comtés de Témiscouata, Matane et Matapédia étaient les plus touchés. Ce sont surtout les jeunes qui partent : 20% des jeunes de quinze à vingt-

¹ Pierre-Yves PÉPIN, *La mise en valeur des ressources naturelles de la région Gaspésie — Rive-Sud*, Québec, Ministère de l'industrie et du commerce, 1962.

quatre ans sont sortis de la région au cours de cette même période. Ces départs sont des mouvements spontanés dus surtout à la pénurie d'emplois pour les jeunes débouchant sur le marché du travail. Après le départ d'un ou de plusieurs enfants d'une famille, les parents en arrivent eux aussi à prendre la décision de migrer et d'aller les rejoindre à la ville ; les premiers départs semblent amener une prise de conscience de la situation de la famille et agissent souvent comme un élément déclenchant le mouvement de migration car d'une famille à l'autre ce phénomène devient contagieux.

Ce mouvement d'émigration spontanée est connu de tous comme un des problèmes spécifiques à la région de l'Est du Québec et il est perçu par certains comme pouvant conduire au dépeuplement. Aussi l'expérience pilote de migration organisée et la relocalisation des populations déplacées par suite de la politique de fermeture à l'habitation de certains territoires marginaux, soulève dans la région un épineux débat, celui du « vidage de la Gaspésie » si on organise les migrations. Pourtant la majorité des familles déplacées sont demeurées dans la région... Notre rôle n'était pas de prendre position dans ce débat, mais de décrire et tenter d'expliquer ce qu'il advient des familles, après quelques temps de séjour dans le centre urbain où elles ont choisi de s'installer.

II. PRINCIPAUX RÉSULTATS

Les résultats de la recherche se présentent en deux parties :

— La première projette dans ses composantes essentielles une image des migrants de l'Est du Québec et de leur situation au moment de la recherche. Elle comprend une introduction théorique, un profil socio-démographique des migrants, l'histoire de leur migration et une évaluation de leur adaptation dans la ville d'accueil. Elle s'intitule : *Les migrants de l'Est du Québec*.

— La seconde traite des problèmes quotidiens des migrants. Ainsi elle aborde les problèmes reliés à la vie sociale, l'éducation des enfants, la santé, le logement, la vie de travail et la situation économique. Elle s'intitule : *La vie quotidienne et ses problèmes*.

A) *Les migrants de l'Est du Québec*

1. « Qui est le migrant de l'Est du Québec, quelles sont ses principales caractéristiques psycho-sociales ? ... Celui qui est venu à Montréal est-il différent de celui qui a migré dans une des villes de sa région ? »²

Le chapitre du profil socio-démographique des migrants³ a répondu à cette question en brossant un portrait des migrants, à la suite d'un inventaire systématique de leur situation au moment de la recherche (avril et mai 1970), dans l'un et l'autre des centres urbains étudiés. En complément, le chapitre traitant de leur « modernité psychologique »⁴ nous donnait une idée de certaines attitudes et valeurs fondamentales auxquelles ils adhèrent.

² Questions auxquelles devait répondre la recherche, d'après « la position du problème », Tome I, pp. 39-40.

³ Tome I, chapitre II, pp. 44-83.

⁴ Tome I, chapitre III, pp. 84-112.

TABLEAU 1

Caractéristiques moyennes des migrants, selon le lieu de migration.

CARACTÉRISTIQUES	FAMILLE MIGRANTE-TYPE DE MONTRÉAL	FAMILLE MIGRANTE-TYPE DES VILLES DE L'EST
Durée de séjour dans la ville d'accueil	5 ans	2½ ans
Genre de migration	spontanée	<ul style="list-style-type: none"> • organisée par l'employeur (pour la moitié environ) • spontanée (pour l'autre moitié)
Âge de la migration :		
Hommes	40 ans	41,5 ans
Femmes	36 ans	37,5 ans
Âge moyen au moment de la recherche :		
Hommes	45 ans	44 ans
Femmes	41 ans	40 ans
Nombre d'enfants vivants		
— de 0 à 5 ans	1	1
— de 6 à 15 ans	2	2
— de 16 ans et plus (célibataires)	1	1
— mariés	2	1
Total	6	5
Lieu d'origine	<ul style="list-style-type: none"> • Gaspésie (81%)^a • Bas du Fleuve (14%) 	<ul style="list-style-type: none"> • Gaspésie (61%)^a • Bas du Fleuve (37%)
Localité de provenance	rurale (83%)	rurale (84%)
Années de scolarité :		
Pères	6	8
Mères	7	8
Garçons mariés	7	9
Filles mariées	7	9
Garçons célibataires	8	9
Filles célibataires	10	10

^a Le sous-titre donné à ce rapport : « ...les gaspésiens de la ville... » rend compte de cette forte proportion de migrants originaires des comtés gaspésiens.

TABLEAU 1 (suite)

Caractéristiques moyennes des migrants, selon le lieu de migration.

CARACTÉRISTIQUES	FAMILLE MIGRANTE-TYPE DE MONTRÉAL	FAMILLE MIGRANTE-TYPE DES VILLES DE L'EST
Situation du père		
— au travail	64%	70%
— en chômage	16%	15%
— hors du marché du travail	17%	13%
Occupation (hommes au travail)		
— cols blancs, cadres, contremaîtres	15%	24%
— cols bleus, spécialisés	39%	63%
— non spécialisés	47%	12%
Revenus moyens annuels ^b	\$7,411.	\$8,838.
Niveau de vie de la famille ^c		
— pauvreté	30%	18%
— privation	19%	12%
— marginalité	15%	14%
Total des revenus inférieurs du budget minimal	64%	44%
— revenu confortable	36%	56%
Groupe favorisé	arrivé depuis 2 à 5 ans	derniers arrivés (moins de 2 ans)
Modernité psychologique : ^d		
Hommes	conservateurs	assez modernes
Femmes	conservatrices	assez modernes
Réseau d'entraide	filiales de parenté et d'amitié	<ul style="list-style-type: none"> • relais professionnels • filiales de parenté et d'amitié

^b Ces revenus sont ceux de la famille et proviennent de plusieurs sources : salaires du père, de la mère, contribution des enfants, location d'une chambre, transferts gouvernementaux, etc.

^c Compte tenu de la taille du foyer. Voir la définition du *seuil de pauvreté* (vivant avec seulement 60% ou moins d'un budget jugé pourtant le minimum vital) ; *seuil de privation* (61% à 80% du budget minimal) ; *seuil de marginalité* (81% à 100% du budget minimal), pages 194 à 200, Tome I.

^d Voir l'appendice II, pages 202 à 205, Tome I : Construction méthodologique d'une échelle de mentalité.

La situation des deux groupes était fort différente. La migration des familles maintenant installées dans l'une ou l'autre des trois villes de l'Est est récente (deux ans et demi en moyenne). De ces familles, environ la moitié ont migré à cause d'une réorganisation administrative des services gouvernementaux ou de ceux des grandes compagnies, celles-ci ayant suivi le mouvement consécutif à la création d'une capitale régionale (Rimouski, pour les services publics ; Rimouski et Rivière-du-Loup, pour les grandes compagnies). Cette migration pour ainsi dire forcée et organisée par les employeurs, correspond très probablement à ce qui s'est passé dans la région de l'Est du Québec à ce moment-là, mais elle vient biaiser les résultats de la recherche qui s'attachait principalement à l'étude de migration spontanée. Il s'ensuit pour ces familles une situation privilégiée au niveau de l'emploi à cause de sa stabilité et de sa sécurité, et aussi par conséquent au niveau des revenus. L'autre moitié des migrants étudiés dans les villes de l'Est, et dont la majorité habitait à Matane, ressemble passablement aux migrants maintenant installés dans la région de Montréal.

La migration des familles de la région de Montréal est plus ancienne, puisqu'elle remonte en moyenne à cinq ans, et elle a été spontanée. Le tableau 1 présente les caractéristiques moyennes des deux groupes étudiés.

2. « Quelles sont les raisons qui ont motivé la migration et, partant de cette décision de migrer, dans quels types de migrants peut-on situer ceux de l'Est du Québec ? »

Le chapitre traitant de l'histoire de la migration⁵ nous a fait voir quelles ont été les principales raisons de migrer. Ce sont les mêmes problèmes pour les migrants montréalais et ceux des villes de l'Est, mais l'importance qu'on leur accorde diffère selon les groupes.

TABLEAU 2

Motifs de migration, par ordre d'importance, selon le lieu de migration.

COUPLES DE MONTRÉAL	%	COUPLES DES VILLES DE L'EST	%
1. Problème du travail du père	76	1. Problème du travail du père	76
2. Isolement social	41	2. Problème des soins médicaux	26
3. Problème du travail pour les enfants	37	3. Isolement social et isolement des services	25
4. Pauvreté	24	4. Éducation des enfants	21
5. Problèmes de soins médicaux	20	5. Pauvreté	9
6. Problème d'habitation	9	6. Problème du travail des enfants	7
7. Éducation des enfants	7	7. Problème d'habitation	4

⁵ Tome I, chapitre V, pp. 158-183.

Comme on le voit, la migration est le plus souvent motivée par les problèmes de travail du père. Mais cette raison recouvre des réalités différentes selon les migrants. Pour ceux de Montréal, il s'agit surtout du manque de travail, ou encore de l'éloignement pour le travail, tandis que pour environ la moitié des migrants des villes de l'Est, il s'agit d'un transfert d'emploi et, pour les autres, de problèmes analogues à ceux de Montréal. De même, l'isolement recouvre une réalité différente selon les groupes. Les migrants montréalais ont davantage migré à cause de l'éloignement social de l'épouse dont le mari est éloigné pour son travail, ou dont les enfants ou la parenté sont déjà partis pour la ville ; ceux des villes de l'Est ont davantage mentionné le fait de l'éloignement des services que celui de l'éloignement social. Les raisons de migrer sont multiples pour une même famille. Certaines motivations sont davantage axées sur la situation du milieu d'origine ; les autres sont plutôt orientées vers les espérances de ce que peut apporter la vie urbaine : ainsi sont déterminés des types différents de migrants.

La majorité des migrants de Montréal et une partie de ceux des villes de l'Est avaient dû prendre une *décision de départ*⁶ (quand la migration a un caractère intentionnel et conscient) à cause des conditions de vie passées ; leur migration était donc motivée surtout par la situation qu'ils voulaient quitter plutôt que par celle qu'ils espéraient vivre à la ville. Une partie d'entre eux étaient *dans une situation de déplacement*⁷ (non pas consécutive à une décision délibérée et volontaire, mais plaçant l'individu dans une situation telle qu'il n'a pour ainsi dire pas le choix de partir ou de rester). Ainsi étaient, par exemple, ceux qui avaient devancé la politique de fermeture à l'habitation de certains territoires marginaux (12% à Montréal et 6% dans les villes de l'Est), ou encore ceux que la situation pré-migratoire avait vraiment acculés à des conditions pratiquement invivables. Enfin un groupe important des migrants des villes de l'Est était à la fois dans une *situation de déplacement* puisqu'ils n'avaient pas le choix de partir ou de rester, et en plus, *dans une situation de mobilité*⁸ (où la migration est déterminée par l'aspiration à une position sociale plus élevée) car leur migration faisait suite à une réorganisation administrative des services qui les employaient, et qu'elle a entraîné une promotion et une élévation du statut économique.

3. « Comment se fait le passage entre les deux modes de vie ? ... Quels sont les problèmes rencontrés ? ... Quelles solutions le migrant y apporte-t-il et quels réseaux d'entraide utilise-t-il ? »⁹

Les migrants de Montréal et environ la moitié de ceux des villes de l'Est (surtout ceux originaires des rangs de paroisses rurales et des colonies) ont effectué une *migration spontanée*. Un certain nombre faisaient « une tentative » de migration, ne brisant pas les liens avec le lieu d'origine et gardant la maison prête pour un retour possible. Pour la majorité, la migration

⁶ Alain TOURAINE et O. RAGAZZI, *Ouvriers d'origine agricole*, Paris, Éditions du Seuil, 1961, ch. I.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ Tome I, chapitre V, pp. 158-183 ; mais aussi chacun des chapitres du Tome II en ce qui a trait aux problèmes de la vie quotidienne et de leurs solutions.

devient définitive quand on brise avec ces liens par la vente de la maison ; ceci prend souvent une ou quelques années d'essai de vie dans la ville d'accueil. Pour ce groupe, le réseau d'entraide est celui des *filiales de parenté et d'amitié* :

« Le courant d'émigration emprunte cette filière, organisée par les premiers éléments du groupe installés dans la cité ; amis, parents et voisins suivront alors, trouvant ainsi une aide effective pour la recherche d'un emploi, d'un logement, et le soutien particulièrement adapté que peut leur fournir une organisation, pour les aider à faire face aux nécessités d'une situation nouvelle. »¹⁰

Elles sont signes d'un lien ininterrompu entre les gens d'en Bas restés dans la région, ceux qui sont déjà à la ville, et ceux qui sont nouvellement engagés dans le processus migratoire.

Un nombre infime de migrants avaient utilisé les services d'une aide formelle. Mais une partie importante des migrants des villes de l'Est étant déplacés par leur employeur, avaient vu la migration organisée par lui ; de plus, ils ont aussi profité de l'aide de leurs collègues de travail : ils étaient dans un réseau utilisant l'aide « des relais professionnels ». ¹¹

4. « Quels sont les facteurs positifs et négatifs d'adaptation ? ... Ces facteurs sont-ils les mêmes quel que soit l'endroit de la migration ? ... Et quel type de migrant s'adapte le mieux ? »

L'intégration urbaine était, nous l'avons dit, le thème central de cette recherche, et un chapitre a été consacré à l'évaluation du degré d'adaptation des migrants à leur nouveau milieu.¹² L'adaptation dans les centres urbains de l'Est du Québec y était réalisée par une plus grande proportion de familles migrantes qu'à Montréal.

TABLEAU 3

Évaluation subjective de l'adaptation des migrants à leur nouveau milieu.

	Montréal %	Villes de l'Est %
Hommes adaptés	58	72
Femmes adaptées	58	70
Hommes accomodés	24	21
Femmes accomodées	28	20
Hommes étrangers	18	7
Femmes étrangères	14	10

¹⁰ Gino GERMANI, « Migration et intégration culturelle », in P.M. HAUSER, *Manuel de la recherche sociale dans les zones urbaines*, Unesco, 1965, p. 190. (Technologie et Société.)

¹¹ *Id.*

¹² Tome I, chapitre IV, pp. 113-157.

Les facteurs positifs d'adaptation sont différents selon le sexe. Ainsi, à Montréal, l'adaptation des hommes dépend surtout de leurs caractéristiques personnelles : degré de scolarisation, formation professionnelle, expériences précédentes de travail, endroit de provenance, âge ; mais aussi de la conjoncture économique de la ville d'accueil, et donc de la situation du marché du travail, au moment de l'arrivée. Ce qui importe davantage aux femmes est, bien sûr, conditionné par la situation de travail du mari, mais aussi par le rapprochement des services de toutes sortes et le regroupement familial et social. Enfin, le facteur temps joue un rôle important dans l'adaptation des migrants, tant à Montréal que dans les villes de l'Est, et aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Dans les villes de l'Est, les migrants qui éprouvent des difficultés d'adaptation sont les plus instruits et ceux dont la situation de travail est favorisée ; et cela touche davantage les femmes que les hommes.

5. « Peut-on faciliter l'intégration du migrant dans son nouveau mode de vie ? ... Si oui, comment et par quels moyens peut-on y arriver ? »

Après avoir fait un inventaire systématique de la situation des migrants, nous croyons fermement, avec les auteurs de *Opération : rénovation sociale*, « que très souvent, ces familles vivent des expériences de pauvreté qui auraient pu être prévues et évitées si leur migration avait été adéquatement préparée [...] » Ce processus naturel et spontané est coûteux en énergies humaines, et nous croyons que des débuts très difficiles peuvent entraîner le sabotage systématique des ressources et du potentiel des individus et des familles. D'ailleurs les migrants eux-mêmes demandent qu'un bureau leur rende certains services dans la ville d'accueil. Ils mettent l'accent sur l'aide au logement, la prospection d'emplois, l'information sur la vie urbaine et l'orientation dans la ville, la référence aux services publics, l'aide financière et l'accueil aux nouveaux arrivés. Même les migrants matériellement à l'aise requièrent une aide à l'arrivée pour apprendre à s'orienter dans la ville, utiliser les transports publics, « se dégèner », connaître en somme les comportements dont il leur faut faire l'apprentissage et que les urbains accomplissent de façon automatique ...

B) *La vie quotidienne et ses problèmes*

La plupart des thèmes étudiés en cette deuxième partie avaient été préalablement abordés dans la première. Ces thèmes sont maintenant repris dans leur perspective temporelle, c'est-à-dire selon l'historique qui a conduit à la situation décrite. Chacun des thèmes ainsi étudiés nous permet une comparaison constante entre la vie pré-migratoire et les problèmes vécus à la ville depuis la migration. En complément, chaque thème est étudié selon les aspirations des migrants, afin de nous permettre de dégager certaines attitudes, normes et valeurs qui sous-tendent les comportements inventoriés.

La vie sociale. Une comparaison de la vie sociale d'avant et d'après la migration, nous a permis d'identifier certains traits communs aux deux situa-

tions : proximité résidentielle de la parenté et des gens originaires de cette région, entraide et vie sociale intenses entre parents et gens d'en Bas, ainsi que la primauté des valeurs familiales : l'entente entre les membres d'une même famille étant jugée ce qui importe avant tout pour le bonheur de cette famille. Cette vie sociale à l'intérieur du groupe primaire compense pour la perte d'une participation véritable aux associations volontaires et, partant, à la vie sociale de la ville d'accueil pour les migrants de Montréal ; pour une diminution importante de cette participation, chez ceux des villes de l'Est.

Bien qu'une minorité de migrants éprouvent un malaise certain à vivre dans l'anonymat de la ville, au point d'être franchement isolés, ou encore limités dans leurs contacts sociaux à l'entourage immédiat des gens de leur parenté ou d'autres gens originaires d'en Bas, une proportion importante d'entre eux ont toutefois dépassé ce stade de repliement sur son groupe primaire, et établi de nouvelles amitiés. Ces derniers vivent maintenant des relations sociales plus impersonnelles et proprement urbaines de type secondaire, indice de mentalités en changement ou ayant déjà réalisé ce changement.

L'éducation des enfants. La grande majorité des enfants des familles migrantes sont maintenant adaptés à leurs écoles de la ville. Cependant dans une minorité des familles ayant des enfants à l'école (10% à Montréal et 7% dans les villes de l'Est), au moins un enfant a été à ce point traumatisé par le déracinement qu'il présente encore certains problèmes d'adaptation scolaire ; ou encore « qu'il ne s'adaptera jamais » disent ses parents ; ou même qu'il a abandonné l'école.

À l'arrivée à la ville, une forte proportion des enfants migrants ont connu de sérieux problèmes d'adaptation et ce, aussi bien dans les villes de l'Est — bien que dans une proportion moindre (49%) — qu'à Montréal (62%).

Dans les deux milieux urbains étudiés, les enfants se sentent dépaysés, isolés, « pas comme les autres », pendant cette période de transition ; de plus, ils sont embarrassés et perdus à cause des méthodes pédagogiques différentes, et du contact moins personnel avec les professeurs. Les enfants migrants de la région de Montréal, ont eu en outre « des problèmes relatifs à la langue parlée ». En effet, leur langage et leur accent particuliers ont fait d'eux des étrangers qu'on ne comprend pas et qui, à leur tour, ne comprennent ni le langage des professeurs, ni celui des autres enfants. Notons enfin, qu'une minorité importante de ces écoliers accusent maintenant un retard scolaire, au niveau élémentaire d'abord, retard plus prononcé encore chez ceux qui fréquentent une école secondaire. Certains ont été déclassés « trop vite » disent leurs parents, « avant qu'ils aient eu le temps de s'ajuster et de donner leur vrai rendement ».

« Il était plus facile d'élever nos enfants en Bas », ont déclaré une bonne partie des migrants montréalais et le quart de ceux des villes de l'Est. Toutefois, une minorité seulement ont vraiment connu avec leurs enfants des problèmes d'éducation spécifiques à leur venue à la ville. Il semble donc y avoir plus d'appréhension de leur part, que de problèmes réels, « la ville étant perçue comme dangereuse ».

Les aspirations des parents au sujet des études de leurs enfants sont plus poussées chez les migrants des villes de l'Est que chez ceux de Montréal. Ainsi davantage de parents dans ces villes, souhaitent voir leurs enfants suivre un cours universitaire et cette ambition concerne plus souvent leurs garçons que leurs filles. Les migrants de Montréal semblent avoir plus de difficultés à apprécier les compétences académiques nécessaires pour satisfaire aux exigences nouvelles du marché du travail, un certain nombre d'entre eux n'exprimant aucune aspiration à ce sujet. Dans les deux groupes, plus de migrants d'origine rurale voient le cours secondaire comme la fin des études pour leurs enfants.

Les soins médicaux. La satisfaction des familles a augmenté avec la migration, en ce qui a trait à la possibilité de recourir à des équipements médicaux, selon leurs besoins. C'était d'ailleurs une des principales raisons de migrer pour une minorité importante de gens, souvent aux prises avec une situation tragique à laquelle ne pouvaient adéquatement répondre les services médicaux disponibles dans leur région d'origine. Au moment de la recherche — et celle-ci date d'avant l'instauration du régime provincial d'assurance-santé — une minorité négligeait cependant de se faire soigner adéquatement. Les principales raisons qu'ils mentionnent se rapportent au coût élevé des médicaments, aux difficultés de trouver gratuitement les services d'une gardienne d'enfants, à la négligence ou à la peur. Quelques migrants ont critiqué la lenteur des services de la ville pour obtenir soit un rendez-vous, soit encore une admission à l'hôpital ; d'autres ont pour leur part insisté sur l'impersonnalité des soins dispensés.

Le logement. Dans la région de Montréal, les familles migrantes forment de petites grappes de gens de même origine. 40% habitent des zones dites défavorisées et 60% des zones non-défavorisées.

Pour les migrants montréalais, les conditions d'habitation sont loin d'avoir été améliorées par la migration. Pourtant la qualité du logement, le degré de satisfaction qu'éprouve une famille quant à son installation urbaine sont parmi les éléments les plus importants de la vie quotidienne. Dans les villes de l'Est, les migrants connaissent, dans l'ensemble, une situation nettement favorisée. Même si ces derniers ont connu à leur arrivée, une certaine rareté de logis ou de maisons disponibles, la majorité sont maintenant propriétaires de leur maison ; aussi sept couples sur dix se déclarent satisfaits de leur habitat.

À peine 7% des migrants montréalais sont propriétaires et, dans l'ensemble, leur situation est plutôt celle de résidents des quartiers ouvriers de la région métropolitaine. Les frustrations sont nombreuses : manque d'air et d'espace, environnement dense et bruyant, manque de liberté, coût du loyer, et surtout insécurité du fait d'être devenu « un locataire » quand la plupart d'entre eux étaient propriétaires de leur maison d'en Bas.

Une certaine amélioration est cependant constatée à cause de la proximité actuelle des services de toutes sortes, du plus grand nombre de commodités et du confort de la maison de la ville ; pourtant certains regrettent quand même la maison d'en Bas. Il n'est donc pas étonnant que les aspirations à la propriété d'une maison unifamiliale située en banlieue ou en périphérie soient très fortes chez les migrants de la région de Montréal.

C'est avec le temps que la situation s'améliore et ceux dont la migration est plus récente sont les moins avantagés sur ce plan. Désireux d'habiter près d'un membre de leur parenté ou d'un ami d'en Bas, ces migrants accordent plus d'importance au quartier de résidence qu'au logement comme tel. C'est pourquoi les conditions d'habitation des derniers arrivés ne sont guère convenables, et il n'est pas étonnant de trouver parmi eux davantage d'insatisfaits et de couples songeant à déménager. En plus grand nombre, ils habitent des logis non convenables ; c'est aussi dans ce groupe qu'il y a le plus de familles vivant dans une maison-appartements, enfin, il y a parmi eux le plus fort taux de familles habitant des logis surpeuplés. Aussi sont-ils plus nombreux à désirer retourner vivre dans leur localité d'origine.

La vie de travail. Pour l'ensemble des migrants, la situation de travail s'est améliorée avec la migration. Il est vrai qu'avant la migration leur vie de travail était souvent pénible. Entrés très jeunes sur le marché du travail, ils devaient, pour une bonne partie d'entre eux, s'éloigner de leur famille pour gagner leur vie et, à leur retour, subissaient de longues périodes de chômage. Ainsi l'année précédant leur migration, plus de la moitié des migrants montréalais, et un peu plus du tiers de ceux des villes de l'Est avaient chômé en moyenne pendant cinq mois. Si l'on compare le travail des douze mois précédant immédiatement la migration aux douze mois précédant immédiatement la recherche, l'on remarque que les pourcentages des hommes actifs ayant travaillé durant toute l'année passent de 42% à 64% à Montréal, et de 64% à 76% pour ceux des villes de l'Est. Le taux de chômage — quoique fort élevé par rapport à l'ensemble des travailleurs — a donc considérablement diminué chez les migrants depuis leur arrivée à la ville. À Montréal, près de la moitié travaillaient comme ouvriers non spécialisés, 39% comme ouvriers spécialisés et 15% étaient soit des cols blancs, des commerçants, des employés des services ou des contremaîtres. Dans les villes de l'Est, le quart étaient des cadres de grandes compagnies ou des officiers supérieurs de bureaux gouvernementaux ; les deux tiers étaient des ouvriers spécialisés ou des employés des services et 12% seulement étaient engagés comme ouvriers non spécialisés. À Montréal, trois secteurs recrutent près des deux tiers des migrants : les institutions, la construction et la production en usine. Dans les villes de l'Est, institutions et grandes compagnies (Québec Téléphone, Hydro-Québec, etc.) regroupent les deux tiers. Si la situation des migrants travailleurs des villes de l'Est en fait des privilégiés, celle des migrants montréalais se caractérise par la recherche d'un « travail à tout prix » et à n'importe quelles conditions.

Les deux groupes occupaient avant leur migration, des occupations également très différentes : la moitié de ceux de Montréal venaient du secteur primaire et très peu d'entre eux venaient du secteur tertiaire ; ces proportions sont presque inversées chez ceux des villes de l'Est.

Au moment de leur migration, les deux tiers des migrants des villes de l'Est avaient un travail qui les attendait à la ville et une bonne partie d'entre eux étaient transférés par leur employeur, à la suite d'une réorganisation administrative de services gouvernementaux et de ceux de grandes compagnies. Un quart des migrants montréalais avaient eux aussi un emploi retenu à la ville, mais la plupart avaient obtenu ce travail à travers leurs amis et leurs parents ou en cherchant eux-mêmes.

Le problème du travail pour les grands enfants a souvent été cité comme une des raisons principales de la migration par les migrants montréalais ; le manque de travail dans la région forçait les enfants à s'éloigner. Au moment de la recherche, il y avait en moyenne un enfant célibataire au travail par famille migrante à Montréal (140 enfants au travail pour les 178 familles) et un par trois familles environ dans les villes de l'Est (31 enfants au travail en 102 familles). Les enfants des migrants des centres de l'Est étaient moins nombreux au travail, probablement parce qu'un plus grand nombre d'entre eux fréquentaient l'école à l'âge où les autres commençaient leur vie de travail. Ceux qui travaillaient, occupaient pour la plupart des emplois de non spécialisés — un travail à tout prix et quel qu'il soit — ; cependant 16% de ces enfants dans les villes de l'Est et 4% à Montréal travaillaient à des fonctions exigeant un niveau d'études universitaires.

Il y a eu à Montréal, une légère augmentation du travail des mères de famille après leur migration. Disons qu'au sujet du travail de la femme, dans l'ensemble des migrants, les hommes sont « contre » et les femmes, « pour ». Les hommes qui sont « pour » le sont le plus souvent parce qu'il s'agit d'un apport économique nécessaire au budget familial.

Quant aux aspirations des parents au sujet du travail de leurs enfants, les migrants montréalais souhaitent en premier lieu, les voir occuper des emplois d'ouvriers spécialisés et, en deuxième lieu, des professions « classiques » ; leurs femmes sont plus ambitieuses plaçant en premier lieu les professions « classiques ». Les aspirations des migrants des villes de l'Est inversent le rang des ambitions citées par les migrants montréalais. Au sujet des ambitions de travail pour eux-mêmes, disons que le tiers des migrants de Montréal et le quart de ceux des villes de l'Est ont fait le « métier qu'ils avaient rêvé de réaliser ». Les hommes attribuent cette frustration de leurs aspirations au manque d'argent et à leur faible scolarité ; et les femmes, au manque de possibilités dans leur milieu, au manque d'argent et aussi à leurs obligations familiales.

La situation économique. Dans l'ensemble, la migration a contribué à augmenter les revenus des familles migrantes (dans 64% des cas à Montréal et 49% dans les villes de l'Est). Mais l'augmentation du revenu à la ville n'est pas toujours une augmentation réelle du pouvoir économique des familles, puisque le coût de la vie y est plus élevé et qu'elles ne peuvent elles-mêmes produire, comme à la campagne, certains biens de consommation. Aussi malgré un revenu familial annuel moyen assez élevé, dû pour une bonne part à la contribution des enfants, de l'épouse et parfois de la location d'une chambre, la moitié des familles migrantes de Montréal et 30% de celles des villes de l'Est vivent dans un état de misère ou de privation. La situation économique est empirée du fait de l'endettement de 38% des familles de Montréal et 75% de celles de l'Est. Si les migrants des villes de l'Est ont emprunté le plus souvent pour obtenir une hypothèque sur l'achat d'une maison (surtout auprès des banques, caisses populaires, Société centrale d'hypothèque et de logement), par contre, ceux de Montréal ont emprunté d'abord pour vivre (leur principal prêteur est la compagnie de finance). C'est dire que les plus riches empruntent pour réaliser des projets et se procurer un surplus de bien-être, et qu'ils ont accès aux institutions financières

régulières profitant d'un taux d'intérêt convenable. Mais les plus démunis empruntent pour parer à leurs besoins essentiels et n'ont d'autres ressources que les prêteurs usuriers.

C) *Conclusions générales*

1. La conjoncture économique de la ville d'accueil au moment de la migration a une influence importante sur la réussite matérielle d'un groupe de migrants. Le groupe de migrants arrivés à Montréal au moment du *boom* économique de l'Expo 67 est favorisé au niveau du travail, du logement et de la situation économique.

2. Les migrants dont la situation pré-migratoire était déjà favorisée (les plus instruits, ceux qui avaient un emploi, ceux qui n'avaient pas connu de chômage, etc.) sont ceux qui réussissent matériellement le mieux. Cette constatation rejoint celle de nombreuses études faites auprès d'autres groupes de migrants un peu partout dans le monde. En contrepartie, ceux qui connaissaient les conditions les plus difficiles dans leur localité d'origine (les migrants d'origine rurale : rangs et colonies) se trouvent à la ville dans des conditions socio-économiques nettement défavorisées par rapport à l'ensemble. Quittant une situation quasi désespérée, ils vivent encore en-deça des normes minimales acceptables. Ils sont aussi les moins adaptés, les hommes en particulier ; car les femmes apprécient davantage le rapprochement des services et le regroupement familial.

3. Les migrants dont la modernité psychologique dénote une plus grande ouverture, ceux qui ont une plus forte scolarité et qui occupent les meilleurs emplois réussissent matériellement leur migration dans les centres urbains de l'Est du Québec, mais plusieurs d'entre eux s'y déclarent malgré tout mal adaptés. Il est vrai que cette migration n'a pas été spontanée, mais organisée et forcée en quelque sorte. Toutefois, nous croyons que ces personnes s'adapteraient mieux que les autres dans des villes plus grandes et plus modernes. Nombre de migrants montréalais qui possèdent des caractéristiques comparables se disent en effet adaptés.

4. Même les migrants qui s'organisent très bien et qui réussissent matériellement leur migration, souhaiteraient qu'un bureau d'accueil soit mis à la disposition des familles migrantes pour les aider au moment de leur arrivée. Ce bureau pourrait accorder un support relatif aux questions du travail, du logement, de l'information sur la vie urbaine, de l'orientation aux services publics, de l'aide financière et de l'accueil. La façon dont débute la vie dans la ville d'accueil est un facteur important pour l'adaptation des familles migrantes.

5. Les derniers arrivés à la ville sont dans une situation nettement défavorisée par rapport à l'ensemble des migrants, notamment à Montréal où la migration est spontanée et non organisée et où la conjoncture d'emploi est difficile. C'est dire qu'avec le temps, la situation se stabilise peu à peu au sujet du travail, du logement et de la situation économique puisque les autres groupes sont dans une situation plus confortable. *Ainsi nous remarquons que ceux qui sont à la ville depuis moins de deux ans :*

- habitent en plus grand nombre un logement défavorisé, un logis surpeuplé ou une maison-appartements ;
- veulent en plus grand nombre déménager du fait de leur insatisfaction des conditions actuelles de logement ;
- désignent en plus grand nombre la localité d'origine comme « endroit rêvé » pour vivre ;
- moins de chefs de familles de ce groupe sont au travail ;
- ils ont un revenu moyen moindre que l'ensemble ;
- parmi eux, une plus grande proportion de familles sont endettées ;
- un taux plus grand de ces couples se déclarent « étrangers » et donc non adaptés à la ville.

Cette constatation de la présente recherche rejoint celle de nombreuses études faites auprès d'autres groupes de migrants un peu partout dans le monde, et qu'avait fait sienne Madame J.A. Abramson dans son étude de l'adaptation urbaine des migrants ruraux de la Saskatchewan :¹³ ordinairement, il faut au travailleur au moins deux ans de séjour dans la ville d'accueil pour acquérir une certaine stabilité au travail et procurer un niveau de vie décent à sa famille.

6. Le niveau des aspirations de la plupart des migrants étudiés, que ce soit au sujet du travail, du revenu de leur famille, du logement, de l'accessibilité à la consommation, du travail ou des études de leurs enfants, se situe la plupart du temps à l'échelon tout juste au-dessus du leur, celui qu'ils auraient voulu atteindre eux-mêmes. Rarement les aspirations expriment des ambitions plus marquées, comme s'il allait de soi que la mobilité sociale se gagne petit à petit et de génération en génération. Pour une minorité importante, il ne s'agit pas d'aspirations véritables, mais c'est plutôt l'expression d'une certaine résignation, ou encore la signification de ce qui leur manque ; chez ce groupe de migrants, les préoccupations constantes au niveau des besoins essentiels les empêchent de développer des aspirations.

7. Les principales sources d'aide dans la ville d'accueil sont avant tout les « filières de parenté et d'amitié » (pour ceux dont la migration est spontanée). Nous avons vu comment s'organisent ces réseaux d'entraide gardant un lien ininterrompu entre les gens restés en Bas, ceux déjà à la ville, et les nouveaux arrivants. Ils jouent ainsi un rôle de dépanneur surtout au moment de l'arrivée, accordant toutes sortes de services et aidant le nouvel arrivé à se sécuriser et se sentir à l'aise : « ils nous aident à nous dégêner... » bref, ils enseignent les comportements urbains et sont la principale source d'information des migrants au sujet des équipements scolaires et médicaux, des logements disponibles, d'une offre de travail, etc.

8. Pour certaines familles, la migration ne pourra être définitive qu'après plusieurs allers et retours successifs. À chaque tentative, le même

¹³ Jane A. ABRAMSON, *L'adaptation des ruraux à la vie urbaine*, Rapport de recherche ARDA n° RF 4, Ottawa, Imprimeur de la Reine, 1969.

processus sera repris depuis le tout début. De retour «chez-eux» et face aux mêmes conditions de vie, ils prendront à nouveau la décision de migrer.

* * *

Cette étude sur l'intégration urbaine des migrants de l'Est du Québec s'inscrivait, avons-nous dit plus haut, dans la tradition des recherches-actions du Conseil de développement social. C'est pourquoi, s'engageant dans la praxis des services aux migrants, des recommandations faisaient suite aux résultats et conclusions de la recherche.

Camille MESSIER
Michelle R. MAROIS

*Conseil de développement social
du Montréal métropolitain.*